

# Microbes, animaux et eau en Nouvelle-France Microbes, Animals, and Water in New France

Denys Delâge

Volume 9, Number 1, 2006

Penser l'histoire environnementale du Québec. Société, territoire et écologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000800ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000800ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delâge, D. (2006). Microbes, animaux et eau en Nouvelle-France. *Globe*, 9(1), 113–139. <https://doi.org/10.7202/1000800ar>

Article abstract

The history of the environment in New France is approached in an exploratory manner along three lines: 1) the microbial unification of the world and the epidemics whose virulence is to be related to the absence of domestic animals (with the exception of dogs); 2) the history of the dog: lost native American breeds, uses in hunting, transport, war, religion, and hygiene; and 3) the transformation, in America, of the relation to water, which ceases to be feared at the same time it begins to be polluted.

# Microbes, animaux et eau en Nouvelle-France<sup>1</sup>

Denys Delâge  
Université Laval

**Résumé** – L'histoire de l'environnement en Nouvelle-France est abordée ici de manière exploratoire en suivant trois pistes : 1) l'unification microbienne du monde et les épidémies, dont la virulence est à mettre en rapport avec l'absence d'animaux domestiques (à l'exception du chien) ; 2) l'histoire du chien : races amérindiennes disparues, et fonctions pour la chasse, le transport, la guerre, la religion, l'alimentation, l'hygiène ; 3) la transformation, en Amérique, du rapport à l'eau, que l'on cesse de craindre en même temps que l'on commence à la polluer.

*Microbes, Animals, and Water in New France*

**Abstract** – *The history of the environment in New France is approached in an exploratory manner along three lines: 1) the microbial unification of the world and the epidemics whose virulence is to be related to the absence of domestic animals (with the exception of dogs); 2) the history of the dog: lost native American breeds, uses in hunting, transport, war, religion, and hygiene; and 3) the transformation, in America, of the relation to water, which ceases to be feared at the same time it begins to be polluted.*

Nous aborderons ici l'histoire de l'environnement en Nouvelle-France en suivant trois pistes. Nous traiterons d'abord du rapport aux microbes et aux virus avec l'unification microbienne du monde ; nous nous pencherons ensuite sur le rapport aux animaux domestiques, en nous limitant pour l'essentiel au chien, afin d'en faire voir les fonctions tout en cernant la dimension hygiénique qui lui est associée ; enfin, nous étudierons la modification du rapport à l'eau pour dégager, d'une part,

---

1. Je remercie les évaluateurs anonymes de la revue *Globe* pour leurs précieux commentaires.

les changements quant aux représentations relatives aux maladies et, d'autre part, les transformations des rapports sociaux. Les épidémies des premiers siècles de contact entre Amérindiens et Européens constituent l'événement le plus terrifiant de notre histoire. Comme nous le verrons, leur circulation en Amérique a tenu à l'absence d'une pratique généralisée de l'élevage. Par contre, la croyance en la nocivité du contact du corps avec l'eau, qui ouvrirait les pores de la peau pour laisser entrer les miasmes porteurs de toutes les maladies, s'est avérée de moins en moins plausible. En conséquence, le rapport à l'eau s'est transformé en même temps que sont apparus des comportements qui, à long terme, allaient rendre cette ressource dangereuse.

## Microbes et virus

L'histoire des Amériques – tant du Nord et du Centre que du Sud – du xv<sup>e</sup> siècle jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, et à un moindre degré jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, est celle d'une épouvantable dépopulation. La cause : la rencontre entre l'Amérique et l'Europe, qui a mené à l'introduction sur le nouveau continent de maladies nouvelles aux effets dévastateurs.

La catastrophe n'a pas de commune mesure dans l'histoire de l'humanité. Si la grande peste de 1348 a fauché entre le quart et la moitié de la population européenne, dans les Amériques, le dépeuplement au cours des deux siècles qui ont suivi les premiers contacts a probablement été de l'ordre de 95 %. Dans l'ensemble, pour vingt Autochtones vivant au moment du contact, il n'en est plus resté qu'un seul quand la population a eu atteint son niveau le plus bas. La catastrophe s'est produite plus tôt dans les Antilles, en Amérique centrale et au Mexique, parce que c'est là que sont arrivés les premiers bateaux espagnols, et plus tard ailleurs dans les Amériques, au rythme de l'expansion des aires de contact. Elle s'est poursuivie jusqu'à ce que les populations autochtones développent des réactions immunitaires, soit par sélection naturelle, soit, à partir de la fin du xix<sup>e</sup> siècle, par vaccination.

Entre 1500 et 1600, le Mexique est probablement passé d'environ vingt millions d'habitants à un million et demi seulement. Dans le reste

de l'Amérique du Nord, bien que la taille de la population d'origine ait été bien moindre – entre trois millions et demi et dix millions –, l'intensité du dépeuplement a été aussi violente<sup>2</sup>.

Variole, typhus et rougeole ont été les affections les plus meurtrières, auxquelles il faut ajouter le choléra, les fièvres typhoïdes, la grippe, la blennorrhagie, la scarlatine, la rubéole, la diphtérie, la coqueluche et la syphilis. Cette dernière, qui existait en Amérique et en Europe sous des formes différentes, devint encore plus virulente après le contact. Partout, la mort frappa avec une violence inouïe : en Caroline du Nord, dans chaque village où les Anglais passèrent en 1584-1585, les gens se mirent à mourir en grand nombre de la rougeole, de la variole et du typhus ; de 1617 à 1619, une terrible épidémie tua des milliers d'Amérindiens entre la rivière Penobscot et Cape Cod, et elle dépeupla presque entièrement la région de Plymouth. À la suite d'épidémies, de 1622 à 1631, des communautés autochtones du sud de la rivière Merrimack disparurent complètement. En 1634, une pandémie (probablement la variole) frappa tout le nord-est de l'Amérique. La variole revint en 1639 et en 1641, après un répit de quelques années. La population connut d'autres vagues mortelles : 1656-1657, 1660 à 1663, 1675. Le cycle infernal s'est poursuivi aux siècles suivants. La maladie se répandait de proche en proche, atteignant des populations éloignées qui n'avaient aucun contact direct avec les Européens.

Dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, les chroniqueurs jésuites, postés chez les Hurons, relatent qu'ils se trouvent au milieu d'une infinité de nations, dont plusieurs sont plus nombreuses que les Hurons. Ils parlent de peuples innombrables qui habitent vers le midi<sup>3</sup>. De même, l'historien Bacqueville de la Potherie, qui fait la liste des nations des Grands Lacs pour cette même période, écrit que « toutes ces nations étaient voisines [...] et fort peuplées, les bourgades n'étaient éloignées les

2. Bruce G. TRIGGER, *Natives and Newcomers*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985, p. 232.

3. Reuben G. THWAITES [éd.], *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, Cleveland, Burrows, 1896-1901, vol. 27, 1643-1644, p. 46 ; vol. 28, 1644-1645, p. 66 ; Denys DELÂGE, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 56.

unes des autres que d'une journée<sup>4</sup> ». Rien de tel au XVIII<sup>e</sup> siècle : les chroniqueurs rendent alors compte d'une population clairsemée, de grands espaces vierges, d'un pays vide. Ainsi, l'interprète Nicolas Perrot nous présente « les sauvages [comme ayant été] incomparablement plus forts et plus nombreux dans ces temps-là, qu'ils ne le sont à présent [vers 1710]<sup>5</sup> ». Dans le journal de voyage où il relate une décennie plus tard son périple en canot de Québec à la Nouvelle-Orléans, l'historien jésuite François-Xavier Charlevoix prévient le lecteur qu'on l'envoie « dans un pays où [il fera] souvent cent lieues [500 kilomètres] et davantage, sans rencontrer un homme, et sans voir autre chose que des bois, des lacs, des rivières et des montagnes<sup>6</sup> ». Le dépérissement des nations du Canada d'alors est tel, précise-t-il, qu'elles « se trouvent aujourd'hui réduites à moins que la vingtième partie de ce [qu'elles] étaient<sup>7</sup> ». Au delà des nombreuses descriptions à caractère apparemment impressionniste de dépeuplement, voilà une mesure qui correspond aux évaluations modernes chiffrant le taux de dépopulation à 95 %. Ne nous attardons pas ici aux explications qu'en donnent les hommes des siècles passés qui connaissaient mal les mécanismes des épidémies, nous y reviendrons. Retenons l'essentiel : un continent nord-américain densément peuplé au début du XVII<sup>e</sup> siècle devient un continent presque vide cent ans plus tard. Le portrait d'ensemble se vérifie région par région, nation par nation. Il importe d'en livrer quelques illustrations tant il est indispensable que le lecteur se fasse une idée juste de l'ampleur de cette tragédie encore méconnue.

Commençons par les rives de l'Atlantique, avant de remonter le fleuve vers l'intérieur du continent. En Virginie, le chef Wahunsonacock, de la nation des Powhatans, affirme au début du XVII<sup>e</sup> siècle qu'il est le seul survivant de deux générations de son peuple, entièrement décimées. En Nouvelle-Angleterre, le chef Massasoit, de la nation des Wampanoags,

---

4. C.-C. LE ROY BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Paris, Nion et Didot, vol. 2, 1722, p. 49.

5. Nicolas PERROT, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, Montréal, Éditions Élysée, 1973 [1864], p. 96.

6. François-Xavier CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Veuve Ganeau, vol. 3, 1744, p. 45, 214.

7. *Ibid.*, p. 302.

dit à la même époque que les Anglais prennent la terre parce qu'il ne survit aucun Amérindien pour l'occuper<sup>8</sup>. Selon le père Charlevoix, la population autochtone d'Acadie diminuait déjà beaucoup du temps de monsieur De Monts (début du xvii<sup>e</sup> siècle), « et peu de temps après on montrait un assez grand nombre de lieux déserts, où l'on assurait qu'il y avait eu de grosses bourgades, avant que nos pêcheurs fréquentassent leurs côtes<sup>9</sup> ». En ce qui concerne les Malécites, le même auteur nous apprend qu'ils peuplaient « autrefois tout le pays, depuis le Port Royal jusqu'au Kinibequi » (c'est-à-dire le pourtour de la Baie de Fundy, jusqu'aux environs de Bath, à l'embouchure de la rivière Kennebec) « et [qu'ils étaient maintenant] réduits à très peu de choses<sup>10</sup> ». Même remarque pour les Micmacs, qui, comme le précise le père jésuite Biard en 1611, « s'étonnent et se plaignent souvent de ce que dès que les Français hantent et ont commerce avec eux, ils se meurent et se dépeuplent. Car ils assurent qu'avant cette hantise et fréquentation, toutes leurs terres étaient fort peuplées, et historient par ordre, côte par côte, qu'à mesure qu'ils ont commencé à trafiquer avec nous [les Français], ils ont plus été ravagés de maladies<sup>11</sup> ». Voilà donc dépeuplées toutes les côtes atlantiques de la Nouvelle-Écosse et des provinces maritimes du côté du Golfe. Remontons maintenant le fleuve. Les Montagnais comptaient plusieurs bourgades sur la rive nord, en aval de Tadoussac. En 1721, la plupart de celles-ci sont réduites à quelques familles<sup>12</sup>. Il y a déjà eu également des communautés montagnaises jusque dans la région de Sillery : sans que l'on puisse distinguer s'il s'agit de Montagnais ou d'Algonquins, dont la langue de toute manière est très proche, Bacqueville de la Potherie nous dit qu'ils étaient environ 1 500 habitants entre Québec et Sillery vers le début du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. À son tour, le père Charlevoix livre un portrait d'ensemble des peuples de langue algonquienne, de Tadoussac au lac Nipissing : de cette nation qui était assez

8. T. J. C. BRASSER, « The Coastal Algonkians : People of the First Frontiers », Eleanor BURKE PEACOCK et Nancy LURIE OESTREICH [éd.], *Northern American Indians in Historical Perspective*, New York, Random House, 1971, p. 64-91.

9. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 1, p. 126.

10. *Ibid.*, p. 133.

11. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 3, 1616, p. 104 ; Chrétien LE CLERCQ, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France*, Paris, Amable Auroy, 1691, p. 85.

12. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 1, p. 352 ; vol. 3, p. 186.

13. C.-C. LE ROY BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, *op. cit.*, vol. 1, p. 288.

nombreuse il ne reste que très peu de membres<sup>14</sup>. Entre Québec et Montréal, les Algonquins ne forment plus, en 1721, qu'un seul village près de Trois-Rivières. Pourtant, dans « les premiers temps, rappelle encore le père Charlevoix, cette nation occupait tout le bord septentrional du fleuve, depuis Québec, où monsieur de Champlain les trouva établis, et fit alliance avec eux jusqu'au lac Saint-Pierre<sup>15</sup> ». Suivons maintenant la principale voie d'eau des voyageurs et des missionnaires depuis Montréal vers l'amont du côté de l'Outaouais, et de la Mattawa jusqu'au lac Nipissing, à la baie Georgienne et à Sault-Sainte-Marie :

les Amikoués, qu'on appelle aussi la nation du Castor [habitant sur le pourtour nord-ouest de la baie Georgienne] sont réduits presque à rien. Les Outaouais, autrefois très nombreux, bordaient la grande rivière qui porte leur nom, et dont ils se prétendaient les Seigneurs<sup>16</sup>.

Dans ses écrits, le père Charlevoix dit ne connaître que trois villages, assez peu peuplés. Il juge qu'il en va de ce peuple comme de tous les autres : ils « se trouvèrent tellement diminués, qu'on peut dire qu'il n'en reste pas aujourd'hui la vingtième partie<sup>17</sup> ». Plus à l'ouest, les environs de Sault-Sainte-Marie « étaient autrefois peuplés de Sauvages<sup>18</sup> ». Dès 1644, le père Vimont écrit que, là où il y avait quatre-vingts ou cent cabanes, il n'y en a plus que cinq ou six ; là où il y avait huit cents guerriers, on n'en compte plus que trente ou quarante ; là où arrivaient trois ou quatre cents canots, on n'en voit plus que vingt ou trente<sup>19</sup>.

N'insistons pas ici sur la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent, dont les villages s'alignaient en grains de chapelet le long du fleuve, depuis Kingston jusqu'à l'Île-aux-Coudres<sup>20</sup>. Autrefois très nombreuses, les nations de la famille iroquoise ne le sont plus à la fin du régime

---

14. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 3, p. 1993 ; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 26, 1643-1644, p. 300-302.

15. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 3, p. 186.

16. *Ibid.*, p. 186-187.

17. *Ibid.*, vol. 1, p. 325.

18. *Ibid.*, vol. 1, p. 325 ; vol. 3, p. 187.

19. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 25, 1643-1644, p. 108.

20. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 3, 1986, p. 110-111.

français<sup>21</sup>. Les Iroquois n'occupent plus toute la vallée du Richelieu comme ils le faisaient autrefois<sup>22</sup>. Les Andastes et les Ériés sont des nations détruites du temps de Charlevoix, qui considère les Neutres également disparus<sup>23</sup>. Il en va de même pour le vaste ensemble des nations algonquiennes des Grands Lacs, dont nous avons déjà parlé avec les Saulteux (Ojibways). Naguère redoutables et nombreux, les Poutéouatamis ne sont plus qu'une nation détruite à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Le nombre de Miamis et d'Illinois diminue tous les jours, écrit Charlevoix en 1721, et ces peuples, autrefois si populeux, sont réduits à peu de choses<sup>25</sup>. De la cinquantaine de bourgades autour de Mackinac, il n'en subsiste aucune en 1721<sup>26</sup>. Poursuivons notre enquête vers les Prairies, chez les Sioux. Selon Nicolas Perrot, ils « ne sont à présent qu'en très petit nombre<sup>27</sup> ». Restons à bord du canot du père Charlevoix et engageons-nous maintenant dans la vallée si fertile du Mississipi, où les peuples, tant par leur taille que par leur densité, dépassaient largement tous ceux du nord. Quelques passages tirés du journal de notre historien voyageur en 1721 nous suffiront : la nation des Appalaches « autrefois très nombreuse [...] occupait un très grand pays est aujourd'hui réduite à très peu de choses<sup>28</sup> ». De la nation des Mauviliens (région de Mobile), déjà si puissante, « à peine [...] reste-t-il aujourd'hui quelques vestiges<sup>29</sup> ». Les Chicachas et les Arkansas étaient beaucoup plus nombreux au xvi<sup>e</sup> siècle, du temps de Ferdinand Desoto<sup>30</sup>. Quant au grand village des Natchez, avec ses temples, il n'y subsiste que quelques cabanes<sup>31</sup>. Les Espagnols jugeaient ce peuple puissant ; on y comptait encore 4 000 guerriers vers 1715, mais ce chiffre est beaucoup plus faible

21. Journal étranger, « Mémoire sur les coutumes et usages des Cinq Nations iroquoises du Canada », avril 1762, p. 4.

22. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 1, p. 146.

23. *Ibid.*, p. 243, 322, 443.

24. C.-C. LE ROY BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, *op. cit.*, vol. 2, p. 70-71.

25. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 1, p. 396 ; vol. 2, p. 266 ; vol. 3, p. 188, 398.

26. *Ibid.*, vol. 3, p. 282.

27. Nicolas PERROT, *op. cit.*, p. 91.

28. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 3, p. 474.

29. *Ibid.*, p. 452.

30. *Ibid.*, p. 408 et 410.

31. *Ibid.*, p. 416 et 429.



que du temps de l'exploration de La Salle. En 1721, les maladies contagieuses ayant fait de grands ravages, les Natchez ne pouvaient plus mettre sur pied 2 000 guerriers<sup>32</sup>. La diminution du nombre d'Amérindiens habitant la Louisiane a été aussi considérable, et elle a été encore plus rapide que celle des peuples du Canada. Écoutons notre guide conclure au terme de ce voyage au pays des trop rares survivants : « Des nations entières ont absolument disparu depuis quarante ans au plus. Celles qui subsistent encore, ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient lorsque M. de La Salle découvrit ce pays<sup>33</sup> [décennie de 1680] ».

De toutes ces citations à travers le temps et l'espace, il faut retenir ce qui fait consensus dans les sources de la Nouvelle-France : l'ampleur de la dépopulation. Nous avons découpé ces passages de manière à éviter les explications qu'en donnent l'un ou l'autre auteur, car il fallait souligner le tragique destin démographique des Premières Nations avant d'en présenter les causes.

Nous savons maintenant que les épidémies venues d'Europe ont constitué la principale cause de mortalité. Mais il n'y a qu'environ un siècle que nous disposons d'explications scientifiques concernant la transmission des maladies : la découverte de l'existence des micro-organismes, tels les microbes, ne remonte qu'à Louis Pasteur, soit vers 1880. C'est pourquoi les observations des siècles passés ne pouvaient pas expliquer ces phénomènes d'une manière qui nous satisfasse. Aussi toutes sortes d'explications ont-elles été avancées. Nous en retiendrons trois : les maladies contagieuses, la guerre et l'alcool.

On connaissait, à l'époque de la colonisation des Amériques, l'existence des épidémies, de la variole, de la peste, de la rougeole, de la grippe, du choléra, etc. On savait également souvent d'où ces maladies tiraient leur origine, comment elles circulaient, quels en étaient les symptômes caractéristiques, mais on ne pouvait pas expliquer pourquoi elles touchaient toujours bien plus durement les populations amérindiennes.

---

32. *Ibid.*, p. 420.

33. *Ibid.*, p. 429.

Européens et Amérindiens reconnurent très rapidement l'origine européenne des maladies et leur intensification au rythme des contacts. On chercha à expliquer la disparité sur le plan de la mortalité soit par des causes naturelles liées aux différences culturelles entre Amérindiens et Européens, soit par des causes surnaturelles. Dans le premier cas, on se demanda si l'hygiène, l'alimentation, les mœurs ne pouvaient pas servir d'explication. Mais c'est à la seconde hypothèse que l'on eut recours le plus souvent, tant du côté des Amérindiens que de celui des Européens. Les premiers y virent des sorts qu'on leur jetait, et les seconds, soit une force plus grande de leur Dieu, capable de mieux les protéger, soit une punition de leur Dieu contre les païens aux mœurs dépravées. On y vit même un geste de la Providence pour donner des terres nouvelles aux chrétiens.

Au delà de ces explications par la sorcellerie ou par les desseins de la Providence, nous retiendrons que les épidémies ont constitué le plus important facteur de dépopulation. La rencontre entre l'Europe et l'Amérique a en effet provoqué des épidémies terribles qui fauchèrent littéralement les populations autochtones. Il faut cependant insister sur le point suivant : le phénomène fut incontrôlable et échappa à la responsabilité de tous. Certains auteurs ont parlé du machiavélisme des Occidentaux, qui auraient distribué aux Autochtones des couvertures « empoisonnées » (portées par des varioliques). Cette pratique eut effectivement cours à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, et des documents témoignent d'intentions ou de gestes visant à exterminer des Amérindiens en les contaminant à l'aide de vêtements et de couvertures portés par des varioliques<sup>34</sup>. Cependant, il serait faux d'attribuer la dépopulation amérindienne à une guerre bactériologique consciente. Lorsque, en 1763, le général Amherst réfléchit à la possibilité d'utiliser cette stratégie contre les troupes de Pontiac, lorsque d'autres officiers britanniques s'en servent en 1746 – fort probablement contre les Micmacs et les Abénaquis –, les épidémies font rage depuis plus de deux siècles déjà. Ce n'est donc pas la volonté consciente des Européens qui explique, pour l'essentiel, le dépeuplement, mais un

---

34. Virginia P. MILLER, « The Decline of Nova Scotia Micmac Population », *Culture*, vol. 2, n° 3, 1982, p. 107-120 ; Olive P. DICKASON, *Canada's First Nations : A History of Founding Peoples from Earliest Times*, Toronto, McClelland and Stewart, 1992, p. 183.

phénomène objectif, involontaire : l'unification microbienne du monde. C'est aussi ce phénomène qui explique que des populations de souches européenne et africaine soient devenues majoritaires en Amérique alors qu'en Afrique et en Asie, les colonisateurs européens n'ont jamais surpassé en nombre les populations autochtones.

Juxtaposée ou non à cette explication du dépeuplement par suite des épidémies, une seconde hypothèse attribuée aux guerres, particulièrement à celles entre nations autochtones, la responsabilité de la dépopulation. Les sources françaises accusent surtout les Iroquois d'être responsables de la disparition d'un très grand nombre de nations. Bien que les guerres aient contribué à la dépopulation des Autochtones, il est certain qu'à cette époque, en Amérique du Nord, leurs effets ont été et de loin bien inférieurs à ceux des épidémies. Nuançons : bien que toujours inférieur à celui des épidémies, le tribut de la guerre a été plus lourd en valeur absolue et relative dans les régions d'Amérique où l'implantation européenne s'est faite sur le mode de conquêtes brutales et de la réduction en esclavage des populations indigènes, comme ce fut le cas en Louisiane et en Virginie, et particulièrement dans l'empire espagnol. Enfin, le troisième facteur explicatif du dépeuplement est lié à un cadeau empoisonné des Européens : l'alcool, que les Amérindiens auraient bu sans aucune retenue. Ici encore, bien que la consommation excessive puisse engendrer la mort, et bien que l'alcool ait constitué un problème social important chez les Autochtones de la période coloniale, il est aberrant de croire que l'alcoolisme a conduit à la disparition de nations entières. Au Canada, notre mémoire collective a retenu la guerre entre les Amérindiens ainsi que l'alcoolisme comme principaux facteurs du dépeuplement des Amériques, parce que cela comporte l'avantage idéologique de faire porter sur les Amérindiens la responsabilité de leur propre disparition : leur sentiment guerrier les amènerait à s'entretuer, et leur irresponsabilité les conduirait à boire à l'excès. Mais la réalité est tout autre. Répétons-le, les épidémies ont constitué la principale cause de dépeuplement<sup>35</sup>.

---

35. François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 1, p. 126, 193, 396, 427-428 ; vol. 2, p. 266-277 ; vol. 3, p. 82, 203, 302, 324-325, 338, 364, 420 ; C.-C. LE ROY BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, *op. cit.*, vol. 1, p. 231, 256, 288 ; vol. 2, p. 70-71, 150 ; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 8, 1635, p. 148 ; vol. 13, 1637, p. 144-184 ;

Comment expliquer l'absence de ces maladies en Amérique pré-colombienne ? Pourquoi les Amérindiens en moururent-ils tandis que les Européens y résistèrent ? La rencontre entre une population issue d'un univers microbien relié à l'élevage (Europe, Asie, Afrique) et une population appartenant à un univers microbien à faible diversité et à faible intensité de présence animale domestique fut analogue au choc d'un univers microbien agressif sur un isolat. En effet, à l'exception de la syphilis, dont l'existence pré-contact, comme nous l'avons déjà souligné, est documentée sur les deux continents, toutes les autres maladies qui ont dévasté les Amériques et les îles du Pacifique dans les cent cinquante années suivant les premiers contacts tiraient leur source de la cohabitation étroite et millénaire avec les animaux domestiques.

Tel est le cas de toutes les maladies d'enfant, de la rubéole aux oreillons et à la rougeole, de la variole à la grippe et au rhume. Tel est également le cas de la peste, qui résulte de la proximité d'un parasite : la puce du rat noir<sup>36</sup>. Les Européens avaient donc évolué dans un environnement moins salubre, partageant leurs demeures avec les animaux, vivant entourés de leur fumier. Plusieurs maladies résultant de cette proximité les avaient assaillis au cours des millénaires, emportant leurs cortèges de morts, mais laissant pour survivants des humains aux anticorps plus efficaces. À l'inverse, si les sociétés indigènes, selon les régions, vivaient de chasse et de pêche, pratiquaient une agriculture intensive et se regroupaient dans de grandes concentrations urbaines, leurs civilisations n'avaient jamais l'élevage pour fondement. Pour tous les sédentaires, l'alimentation reposait essentiellement sur l'apport de protéines végétales issues de l'agriculture, non pas sur celui de protéines animales. Les Amériques centrale et du Sud connaissaient le chien et deux camélidés : l'alpaga et le lama. Les premiers habitants du Pacifique s'y étaient pour leur part établis avec des cochons.

---

vol. 25, 1642-1643, p. 34-36 ; Joseph François LAFFITAU, *Mœurs des Sauvages américains*, Paris, Maspero, 1983, vol. 1, p. 104 ; *Journal étranger*, *op. cit.*, avril 1762, p. 4 ; C<sup>11</sup>A-59 fo, 04r-05r, 1<sup>er</sup> mai 1735, Beauharnois au ministre, Archives du Séminaire de Québec, Lettres R, n° 77, p. 12, Sauvages, novembre 1705. 36. Jared DIAMOND, *Guns, Germs, and Steel. The Fate of Human Societies*, New York, W.W. Norton, 1999, p. 195-214. C'est cet auteur qui associe le plus clairement la source des grandes épidémies en Europe, en Asie et en Afrique à la pratique très ancienne de l'élevage.

## Les animaux domestiques : le chien

L'histoire des animaux, sauvages comme domestiques, dans le contexte de l'histoire coloniale reste à écrire, en empruntant la voie tracée par les travaux de Robert Delort<sup>37</sup>. Leur éthologie mérite d'être étudiée, tout comme leur rapport à l'homme qui était signé culturellement et qui, comme nous tenterons de le montrer ici en prenant l'exemple du chien, variait radicalement d'une culture à l'autre.

L'Amérique du Nord avait le chien pour seul animal domestique, et sa domestication précède d'ailleurs l'arrivée des premiers humains en Amérique. Le chien était en effet le compagnon des premiers chasseurs qui ont traversé l'isthme de la Béringie pour se répandre ensuite sur tout le continent.

Les Européens ont introduit de nombreuses espèces animales en Amérique, à commencer par le cheval et autres équidés (âne, mule), les bovins, les ovins, les caprins, le porc, le lapin, enfin tous les oiseaux de la basse-cour : poule, canard, oie, etc. L'introduction de nombreuses espèces animales domestiques ou parasites (rats) ne semble pas avoir causé, à l'époque, d'épizooties dans les Amériques.

Les Amérindiens ont fait de multiples expériences visant à apprivoiser différents animaux sauvages, sans toutefois réussir à les domestiquer. Dans son merveilleux manuscrit malheureusement toujours inédit, *Histoire naturelle des Indes occidentales*, le père jésuite Louis Nicolas, qui vécut parmi les Algonquiens (des Outaouais principalement), nous informe de ces pratiques vers 1685<sup>38</sup>. Il en est ainsi des ratons laveurs, qu'il voit suivre partout leur maître qui les avait d'abord confiés à une chienne pour l'allaitement<sup>39</sup> ; de petits castors<sup>40</sup> ; des loutres, qui accompagnent leur maître, sans toutefois avoir « tant d'esprit » que celles de Suède, dressées pour rapporter du poisson<sup>41</sup> ; enfin, des oursons, que

37. Robert DELORT, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984.

38. Louis NICOLAS, *Histoire naturelle des Indes*, Bibliothèque nationale, Fr. 2425 (Ancien Oratoire, 162).

39. *Ibid.*, f. 66.

40. *Ibid.*, f. 118.

41. *Ibid.*, f. 113.

l'on adopte et auxquels on s'accroche pour monter aux arbres, et qu'on garde dans des cages ou dans des fosses lorsqu'ils deviennent adultes. Le père Nicolas s'amusa ainsi à dresser deux oursons que ses hôtes amérindiens lui avaient offerts. Ses ours étaient suffisamment apprivoisés pour que des Français vivant parmi les Amérindiens leur fassent tirer des charges ou les promènent « par toutes les cases d'un village », habillés en gentilshommes du pays<sup>42</sup>.

Aux yeux du missionnaire naturaliste Louis Nicolas, il y avait, tout comme en France, « dans toutes les terres des barbares », toutes les espèces de chiens<sup>43</sup>, caractérisées par de grandes variations de taille et de couleur. Bryan D. Cummins, qui en a fait l'histoire, propose plus précisément une quinzaine de races<sup>44</sup>. Ces chiens avaient plusieurs caractéristiques communes : ils hurlaient plus qu'ils ne jappaient, leurs oreilles étaient courtes et droites, ils étaient pourvus d'une épaisse fourrure en deux couches de poils<sup>45</sup>. L'archéologie précise qu'ils étaient plutôt bas sur pattes, pourvus d'un museau allongé et de courtes canines<sup>46</sup>. Un officier de l'armée royale anglaise, Thomas Anbury, de passage à Lorette durant les années de la guerre d'Indépendance américaine, décrit les chiens des Hurons « de couleur rousse, ayant les oreilles droites, et la gueule allongée, semblable à celle d'un loup ». Tous dressés pour la chasse, ils égalaient à son avis les meilleurs chiens anglais<sup>47</sup>. Il est impossible de savoir jusqu'à quel point ces chiens étaient déjà mélangés à d'autres races d'origine européenne. Selon Frank G. Speck, qui visita en 1925 les communautés montagnaises du Lac Saint-Jean et de la Côte-Nord, on y rencontrait plusieurs types de chiens. Il y avait encore de « vrais chiens indiens », appelés *mabikan Atùm* ou chiens loups, mais,

42. *Ibid.*, f. 78, 73, 74 ; Gabriel SAGARD, *Le grand voyage au pays des Hurons*, Montréal, Hurtubise HMH, 1976 [1865], p. 245 [348].

43. Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 68.

44. Bryan D. CUMMINS, *First Nations, First Dogs*, Calgary, Detselig Entreprises, 2002, p. 9-10.

45. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 38, 1652-1653, p. 241 ; François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 5, p. 176.

46. Jean PIÉRARD, Marc CÔTÉ et Lyn PINEL, « Le chien de l'occupation archaïque du site Cadieux », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVII, n° 2, 1987, p. 60.

47. Thomas ANBERY, *Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique pendant le cours de la dernière guerre*, Paris, Briand Libraire, 1790, p. 64.

curieusement, ils sont décrits comme étant d'allure vulpine, avec le ventre blanc et la toison soyeuse, soit rousse, soit blanche et grise<sup>48</sup>. D'allure vulpine également, une race de chiens chasseurs d'ours de la nation des Tahltan, sous-groupe Tlingit, du nord-ouest de la Colombie-Britannique, se serait éteinte aussi tardivement que durant les années 1980<sup>49</sup>.

Toutes ces races ont probablement disparu avec le recul des anciens modes de vie de leurs maîtres et à la suite de croisements avec les différentes races de chiens introduites par les Européens. Ne subsistent donc désormais que les races de l'Arctique, dont les phénotypes sont davantage proches du loup, mais dont les vieux Inuits, à l'est principalement, disent qu'ils ne sont plus identiques à ceux d'autrefois<sup>50</sup>.

Les chiens étaient indispensables à la vie des Amérindiens, et ce à plusieurs égards. Pour la chasse, en premier lieu : un chasseur en avait sept ou huit pour traquer l'orignal, particulièrement lorsque la croûte de neige supportait les chiens tandis que la proie calait, mais aussi en été, pour forcer les cervidés à sortir du bois et à s'exposer aux chasseurs, qui les abattaient sur un plan d'eau. Les chiens étaient également utilisés pour repérer les caches d'ours et le mouvement des castors, pour rapporter de la sauvagine et, plus au sud-ouest, pour chasser le bison<sup>51</sup>. Par contre, les chiens d'Amérique ne connaissaient pas la compagnie des animaux domestiques européens, et ils en firent leurs proies : oiseaux de basse-cour, moutons, etc. Ce fut d'ailleurs la source de conflits avec les colons<sup>52</sup>. À l'inverse, les porcs des Européens, qui étaient laissés en liberté, dévastaient les jardins des Amérindiens.

48. Frank G. SPECK, « Dogs of the Labrador Indians », réimpression provenant de *Montreal History*, 1925, vol. 25, p. 58-64. La copie n'est pas paginée et ne reprend pas les photographies de l'original.

49. Bryan D. CUMMINS, *op. cit.*, p. 193-206.

50. Frédéric LAUGRAND, communication personnelle.

51. Nicolas DENYS, *Histoire naturelle des peuples, des animaux, des arbres et des plantes de l'Amérique septentrionale et de ses divers climats*, Paris, Claude Barbier, 1672, p. 326-327, 429-434 ; Gabriel SAGARD, *op. cit.*, p. 88-89 [128-129] ; François-Xavier CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. 5, p. 176, 187-189, 192-193 ; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 6, 1633-1634, p. 298 ; vol. 60, 1675-1677, p. 150-152 ; Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 67 ; Pehr KALM, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Tisseyre, 1977, p. 377-378 [811].

52. Gabriel SAGARD, *op. cit.*, p. 219 [310] ; Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 68 ; Denys DELÂGE et Étienne GILBERT, « Les Amérindiens face à la justice coloniale française

Les chiens servaient également de bêtes de somme pour hâler les traîneaux. C'est ainsi que les Inuits se déplaçaient partout sur la banquise. Dans les Prairies, on fixait un travois au dos du chien. En 1724, le commandant Bourgmont, à la rivière Missouri, décrit la migration de 600 hommes et femmes avec 500 enfants, accompagnés de 300 chiens traînant chacun, ce qui est probablement exagéré, pour « environ trois cents livres » de peaux pour leurs tipis, avec plats, chaudières et autres ustensiles. Bourgmont s'étonnait également des charges que portaient les femmes<sup>53</sup>.

Dans les aires culturelles du subarctique et du nord-est de l'Amérique, le recours aux chiens de trait n'existait pas. Cette pratique aurait été introduite par les Européens, parallèlement à l'introduction de nombreuses nouvelles races canines, entre autres « des dogues d'Angleterre et de Saint-malo [sic] », selon le père Nicolas qui ajoute encore toutefois qu'« il y a parmi les Français [du Canada] de toutes les espèces de chiens que nous avons en France<sup>54</sup> ». À l'exemple des premiers colons canadiens, qui, tout particulièrement en l'absence prolongée de chevaux, charriaient leur bois, leur eau et leurs provisions en traîneau, à l'exemple également des missionnaires, tel le récollet Hennepin, et des explorateurs, tel Lasalle, accompagnés de leurs chiens de traîneau, les Amérindiens, qui étaient admiratifs de cette pratique, apprirent à dresser leurs chiens. En conséquence, le port des fardeaux fut épargné aux femmes<sup>55</sup>.

Lors des expéditions militaires hivernales contre les villages de la frontière de la Nouvelle-Angleterre, Amérindiens et miliciens canadiens pouvaient parfois – car il était rare de trouver des bêtes assez bien

---

dans le gouvernement de Québec, 1663-1759, II. Eau-de-vie, traite des fourrures, endettement, affaires civiles », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXXIV, n° 1, 2004, p. 40.

53. AN, colonies, C 13C 4, f 139-139v. Relation du voyage de Monsieur de Bourgmont, chevalier de l'ordre militaire de St. Louis, commandant de la rivière du Missouri et du haut de celle des Arkansas du Missouri aux Padoucas, 15 novembre 1724.

54. Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 67-68.

55. Pehr KALM, *op. cit.*, p. 300, 379, 446 [760, 812, 856]; Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 67; Louis HENNEPIN, *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique*, Utrecht, Guillaume Broedelet, 1697, p. 17-18, 96; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 58, 1673, p. 63; vol. 64, 1695, p. 250-252; Frank G. SPECK, *op. cit.*



dressées – atteler « deux gros chiens à une espèce de traîne d'écorces » sur laquelle on déposait « son petit bagage<sup>56</sup> ». Attelages de chiens et de toboggan résulteraient donc d'un échange culturel à double sens. Cela serait caractéristique des Montagnais (ou Innus), mais seulement à une époque récente, c'est-à-dire à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'ils acquéraient des Canadiens français, en même temps que le vocabulaire français des commandements, de gros chiens de traîneau (*mistatum*); sans pour autant délaisser leurs petits chiens de chasse (*mahikan atim*<sup>57</sup>). Il n'en va pas de même plus au nord : les Cris auraient emprunté, pour leur part, le traîneau des Inuits, qui y avaient recours de temps immémorial<sup>58</sup>.

La guerre en Amérique, plus précisément la petite guerre, se pratiquait traditionnellement sur le mode de la chasse, avec ruse et courage, par escarmouches et par surprises. À cet égard, les chiens remplissaient la fonction essentielle de gardiens et de sentinelles, prévenant du danger, débusquant l'ennemi. Le plus célèbre dans ce rôle fut Pilote, le chien de Lambert Closse, aux débuts de l'histoire de Montréal, dans le contexte des guerres iroquoises. Le chevalier Henry Bouquet – celui-là même qui distribua aux émissaires de Pontiac des couvertures empoisonnées par la variole – était, à titre d'officier au fort Pittsburg, en Ohio, responsable de deux compagnies de 50 cavaliers chacune. À la manière des conquistadors, il fit accompagner chacun des cavaliers d'un gros chien de chasse « pour découvrir l'ennemi caché en embuscade, le suivre à la piste : ils [les chiens] saisiront le Sauvage nu par ses parties charnues et donneront le temps par là à leurs maîtres de le joindre<sup>59</sup> ».

Contrairement à ce qui avait cours en Europe, mais comme en Asie, le chien était un aliment en Amérique. Non pas un mets quotidien ou banal, mais une nourriture de survie en contexte de famine<sup>60</sup>, et

56. AN, colonies C<sup>11</sup>A 122, f 39-39v [Raudot ?], 2<sup>e</sup> lettre, A Québec, ce 20 8 bre. 1705 [1718].

57. Frank G. SPECK, *op. cit.*

58. *Ibid.*

59. H. BOUQUET, *Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio en MDCCLXIV*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1769, p. 112.

60. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 67, 1716, p. 222 ; Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 76.

fréquemment une nourriture rituelle. Rien n'indique qu'une race ou une lignée particulières aient été asservies à des fêtes rituelles. Pas d'indications non plus de chiens spécialement engraisés à ces fins, comme c'était le cas chez les Aztèques<sup>61</sup>. Parmi les nations algonquiennes des Grands Lacs, comme chez les Iroquoiens, le chien était le mets le plus estimé. Aucune fête, aucune célébration n'avait cours sans ce mets, qui était par ailleurs souvent accompagné d'autres viandes : tenue de grands conseils, rencontres diplomatiques ou guerrières, rituels de mise à mort, festins pour un malade ou pour les morts<sup>62</sup>. Les Français adoptèrent ces pratiques non pas entre eux, mais dans leurs rapports avec les Amérindiens : ainsi, gouverneurs et officiers suspendaient au feu, pour leurs alliés, de grandes « chaudières » de bœuf et de chien<sup>63</sup>. Certains Français mangeaient le chien comme le capitaine Bossu chez les Illinois : « plutôt par complaisance que par goût, [ayant] pris pour maxime qu'il fallait dans l'occurrence se conformer au génie des peuples avec lesquels on est obligé de vivre et affecter leurs manières pour se les concilier<sup>64</sup> ».

Les missionnaires jésuites, pour leur part, en ont surmonté « l'averssion comme en France et en font du bouillon pour leurs malades<sup>65</sup> », mais le père Nicolas, le plus indianisé des missionnaires, juge la viande de chien « d'un goût exquis<sup>66</sup> ». Cependant, cette pratique alimentaire, qui devient banale pour qui s'inscrit en pays amérindien, demeure un indice de barbarie et un glissement hors de la civilisation, comme le souligne cette lettre de l'intendant Denonville, écrite en 1687 au ministre des colonies, dans laquelle il exprime son indignation et sa grande peur à l'égard de la proximité des Amérindiens nomades de la zone française de peuplement :

61. Jared DIAMOND, *op. cit.*, p. 161.

62. R. P. S. TAILHAN dans Nicolas PERROT, *op. cit.*, p. 172 ; CHAMPLAIN et RAUDOT dans Vernon W. KINIEZ, *The Indians of the Western Great Lakes 1615-1760*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1965, p. 32, 349 ; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 23, 1642-1643, p. 214-220 ; vol. 67, 1716-172, p. 162.

63. Téléphore ST-PIERRE, *Histoire des Canadiens du Michigan et du comté d'Essex, Ontario*, Montréal, Typographie de La Gazette, 1895, p. 56-57 ; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 67, 1723, p. 220 ; AN. Colonies C<sup>11</sup>A 9, f 107.

64. Jean-Bernard BOSSU, capitaine, *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, Paris, Le Jay, 1768, p. 217.

65. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 13, 1637, p. 96.

66. Louis NICOLAS, *op. cit.*, f. 68.

mais Monseigneur à l'égard des autres Sauvages qui sont vagabonds et errants autour des seigneuries particulières] sans être rassemblés en bourgades comme les autres [dans les missions de Sillery, Lorette, Sault de la Prairie, la Montagne de Montréal,] vous ne saurez croire Monseigneur le tort que cela fait à la discipline de la colonie, car non seulement les enfants des seigneurs s'accoutument à vivre en libertinage comme eux, mais même abusent des filles et femmes sauvagesses qu'ils entretiennent avec eux, et mènent à leurs chasses dans les bois, où souvent ils souffrent la faim jusqu'à manger leurs chiens<sup>67</sup>.

Le chien pouvait également être mis à mort pendant des fêtes rituelles sans être consommé : pendu à une perche pour chasser la maladie ou pour affronter un péril, ligoté et ficelé pour l'arrivée du printemps. Les missionnaires associèrent le « sacrifice » du chien à celui de l'agneau, qui, dans la tradition judéo-chrétienne, peut être consommé banalement, mais qui est également investi d'une formidable charge symbolique : l'offrande de l'agneau à Dieu, dans l'Ancien Testament, pour renouveler l'alliance et, dans le Nouveau Testament, le Christ, agneau de Dieu qui s'immole pour effacer les péchés des hommes et racheter l'humanité. Aux yeux des missionnaires, le « sacrifice » du chien aurait donc relevé d'une alliance avec le diable<sup>68</sup>. Les guillemets au mot « sacrifice » s'imposent, parce que celui-ci relève d'une interprétation judéo-chrétienne des rites religieux amérindiens impliquant le chien. En réalité, il ne s'agit ni d'un sacrifice ni d'une rédemption, car l'idée de péché – tant l'originel que l'individuel – ne faisait pas partie des conceptions religieuses des animistes. Il s'agirait plutôt ici d'offrandes propitiatoires de communication avec les forces de l'au-delà et de renouvellement d'alliance, ainsi que nous tenterons de l'expliquer plus loin.

La dernière fonction du chien était celle de vidangeur et de coprophage. Les sources n'en disent rien, ou si peu, et encore de manière bien

67. AN, colonies, C<sup>11</sup>A 7 f 90v, Denonville au ministre. À Québec, le 13 novembre 1685.

68. Gabriel SAGARD, *op. cit.*, p. 219 [310]; Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 7, 1634-35, p. 222 ; vol. 23, 1642-1643, p. 122-124, 158, 170-172.

allusive. Pourtant, il s'agit d'une question essentielle : quelles étaient les règles d'hygiène dans les campements et, surtout, dans les villages ? Où allaient les excréments humains dans ces villages hurons, qui regroupaient facilement cinq cents personnes, parfois plus de mille, voire près de deux mille ? Le frère Sagard, missionnaire en Huronie, nous en livre un indice. Les Franciscains décrivaient mieux que les missionnaires des autres ordres religieux les « petites choses » de la vie quotidienne. Sagard écrit avoir fini par trouver la chair de chien

bonne, et de goût un peu approchant à celle du porc, aussi ne vivent-ils pour le plus ordinaire que des saletés qu'ils trouvent par les rues et par les chemins : ils mettent aussi fort souvent leur museau aigu dans le pot et la sagamité des Sauvages ; mais ils ne l'en estiment pas moins nette, non plus que pour y mettre le reste du potage des enfants : ce qui est néanmoins fort dégoûtant à ceux qui ne sont accoutumés à ces saletés<sup>69</sup>.

Nous apprenons ici que ce sont les chiens qui nettoyaient le village. Ajoutons ce deuxième et dernier passage concernant l'hygiène dans les maisons longues huronnes – nous n'en connaissons pas d'autres –, qui complète le tableau :

S'ils ont des souris sans nombre, je peux dire qu'ils ont des puces à l'infini, qu'ils appellent Touhauc, et particulièrement l'été, desquelles ils sont fort tourmentés : car outre que l'urine qu'ils tombent en leurs cabanes en engendre, ils ont une quantité de chiens qui leur en fournissent à bon escient, et n'y a autre remède que la patience et les armes ordinaires<sup>70</sup>.

Doit-on imaginer que l'on ne devait pas qu'uriner dans les maisons longues, et que l'on y déféquait également ? Enfin, Sagard n'écrit pas que les chiens étaient coprophages, mais nous pouvons l'induire en croisant ses allusions avec la mythologie et l'ethnographie contemporaine. Dans le mythe montagnais de l'enfant couvert de poux, le héros Mistapeu,

---

69. Gabriel SAGARD, *op. cit.*, p. 219 [310-311].

70. *Ibid.*, p. 221 [313].

dont les pratiques alimentaires sont analogues à celles du chien, ne laisse pas de traces de ses excréments<sup>71</sup>. Dans un mythe des Pieds-Noirs, la femme adultère dénoncée à son époux par Chien aurait condamné celui-ci à perdre la parole et à manger des excréments<sup>72</sup>. Les chiens de l'Arctique sont coprophages pour leurs propres excréments comme pour ceux des humains. Autrefois, les Inuits avaient des « compagnons de torche-cul » pour chasser les chiens alors qu'ils allaient à la selle. Chez les Chipewyans, nation déniee des Territoires du Nord-Ouest, l'anthropologue Henry S. Sharp observe que presque tous les déchets du village aboutissent dans l'estomac des chiens, et que les chiens abandonnés se nourrissent l'hiver de chiens morts et des fèces des « bécosse<sup>73</sup> ». Nous pensons qu'il devait en être partout de même, d'autant que la pêche et la chasse avaient leurs périodes creuses, durant lesquelles les chiens jeûnaient. Ajoutons encore que le silence des sources constitue un témoignage : ne serait-ce pas parce que les chiens faisaient le ménage qu'elles sont silencieuses ?

## L'eau

L'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles a fermé ses bains publics, que l'on croyait causes d'épidémies. Peur de l'eau donc, qui empoisonne, qui contamine, bien qu'à la vérité, si l'on craignait l'eau comme vecteur de maladies, on soupçonnait davantage l'air d'être le grand coupable, l'eau n'étant qu'une médiatrice. En prenant son bain – et le danger était d'autant plus grand que l'eau était chaude, croyait-on –, l'homme ou la femme ouvrait tout grands les pores de sa peau, s'exposant aussitôt aux

---

71. Rémi SAVARD, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Boréal, 2004, p. 32, 80-81, 89-90.

72. Léa ZUYDERHOUDT, « The Days When Dogs Spoke Blackfoot. Relations Between Blackfoot and Dogs in Narratives of the Past », f. 3, communication non publiée présentée à Québec lors du colloque « La nature des esprits », en 2005 (nous remercions madame Zuyderhoudt qui nous a transmis cette référence) ; Denys DELÂGE, « Vos chiens ont plus d'esprit que les nôtres » : histoire des chiens dans la rencontre des Français et des Amérindiens », *Les Cahiers des dix*, n° 59, 2005, p. 195-196.

73. Henry S. SHARP, « Man : Wolf : Woman : Dog », *Arctic Anthropology*, vol. XIII, n° 1, 1976, p. 28.

miasmes de l'air. Plutôt que de se laver, il fallait saturer la peau de poudres, de sels ou d'huiles, frotter les aisselles de parfum, frotter le visage avec un linge blanc sec<sup>74</sup>.

Si l'on peut éviter de se laver, on ne peut se passer de boire. À cette époque, le peuple de France buvait le plus souvent une eau malsaine et corrompue, source de dysenterie, de typhoïde et de choléra. C'était évidemment bien pire dans les villes. On coupait cette eau avec du vinaigre pour en camoufler le mauvais goût, ce qui, d'ailleurs, contribuait à la purifier. Certes, les liquides ne manquaient pas : bouillons, lait et vins, dont la consommation était généralisée<sup>75</sup>. Par privilège et pour le prestige, les riches pouvaient soit boire moins d'eau, soit la choisir<sup>76</sup>. À l'inégalité de l'accès à l'eau et à sa qualité douteuse s'ajoutait le problème de ses ressources halieutiques et cynégétiques. Tous n'habitaient pas près d'un cours d'eau, et, plus décisif, le droit seigneurial en France interdisait aux censitaires la pêche et la chasse en eau douce.

Pour synthétiser, nous pourrions dire : 1) que l'eau douce devrait le moins possible pénétrer le corps des nobles et 2) que le corps des nobles avait le privilège de flotter sur l'eau douce. Inversement, l'eau douce dégradait les pauvres, qui, de surcroît, n'avaient pas le droit d'y circuler librement en embarcation.

Cette polarisation des classes sociales en ce qui concerne le rapport à l'eau était renforcée sur les navires, où l'eau conservée dans de grandes cruches devenait rapidement impropre à la consommation. Les marins buvaient beaucoup de vin, qu'ils mélangeaient à l'eau, mais leurs réserves n'égalaient pas celles des capitaines et des voyageurs de

---

74. Georges VIGARELLO, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 10-267 ; Claire GOURDEAU, *Les délices de nos cœurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes 1639-1672*, Québec, Septentrion/CÉLAT, 1994, p. 64.

75. Gilbert GARRIER, *Histoire sociale et culturelle du vin*, Paris, Bordas, 1995, p. 55-56 ; Fernand BRAUDEL, *Les structures du quotidien : le possible et l'impossible. Tome 1 : Civilisation matérielle, économie, et capitalisme, xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 206.

76. Georges VIGARELLO, *Le sain et le malsain. Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1993, p. 116.

marque. Marie de l'Incarnation, par exemple, qui ne consommait pas de vin, avouera avoir pensé mourir de soif pendant la traversée, parce que l'eau douce s'était corrompue<sup>77</sup>. Les voiliers pouvaient s'arrêter à Terre-Neuve pour y refaire leurs provisions d'eau<sup>78</sup>. La traversée était éprouvante à cause de la rareté de l'eau, de l'exiguïté, du mal de mer, des tempêtes et du froid, et c'est pourquoi l'on baptisait à Terre-Neuve ceux qui s'étaient embarqués une première fois<sup>79</sup>. Mais même rendus à Terre-Neuve, ni le capitaine ni les passagers n'étaient au bout de leurs peines. La remontée du Saint-Laurent était risquée, parfois éprouvante. Ce n'est qu'une fois dépassé le Cap Tourmente que le navire avait échappé à tout danger. C'est d'ailleurs pour cette raison que fut bâtie là une chapelle à Sainte-Anne.

Débarqués des navires, les observateurs ont écrit sur l'eau. En 1634, le père Lejeune parle de la misère des Montagnais, qui n'ont rien d'autre à boire que de l'eau pure<sup>80</sup>. Plus généralement, le paradigme social européen attaché à l'eau s'articule autour d'une autre hiérarchie, celle de la civilisation, à laquelle est associée la consommation du vin, caractéristique des Européens. À titre de buveurs d'eau, les Amérindiens seraient des enfants qui n'auraient pas encore accédé à la condition adulte des Européens, à la civilisation. Quant aux Inuits, on avait la conviction qu'ils buvaient régulièrement et habituellement de l'eau salée<sup>81</sup>. Cette pratique contraire à la civilisation aurait été signe de barbarie.

Les Européens furent également frappés par les pratiques d'hygiène des Amérindiens, par la baignade et la tente à suer, sorte de sauna dont l'usage était très répandu. Ils associèrent en général la vapeur à la fumée

77. Dom Guy Marie OURY, *Marie Guyart 1599-1672*, Cincinnati, [s. n.], 1978, p. 263.

78. Jacques CARTIER, *Voyages en Nouvelle-France*, Robert Lahaise et Marie Couturier [éd.], Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 143.

79. Louis-Guillaume PARSCAU DU PLESSIX, « Journal d'une campagne au Canada à bord de La Sauvage » [1756], *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1929, p. 213 ; Clément PAGÈS, « Relations d'un voyage de Paris en Canada » [1741], *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec*, 1947-1948, p. 25 ; Gilles PROULX, *Entre France et Nouvelle-France*, Montréal, Marcel Broquet, 1984, p. 154.

80. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 6, 1634, p. 274-276.

81. Pehr KALM, *op. cit.*, p. 377.

et, par conséquent, aux esprits, donc au paganisme. Pourtant, il y avait là une énigme : cette pratique qui ouvrait les pores de la peau et qui, selon les conceptions européennes de l'époque, constituait un danger extrême semblait curative. Dièreville remarque que

ces fourneaux sudorifiques étaient toujours faits sur le bord d'un lac, ou d'une rivière, et [...] les sauvages n'en sortaient tout en nage, que pour se jeter à l'instant dans l'eau. Quelle manière! Si nous nous exposions de même à des contraires si opposés, nous mourrions, et par là ils se guérissent sur le champ<sup>82</sup>.

Le père Lafitau reprend le même argument selon lequel cela devait « les faire mourir » ; cependant, voyez la suite de son raisonnement : « mais ils ont pour eux l'expérience que cela leur fait du bien, ce qui vaut mieux que tous les raisonnements qu'on pourrait faire<sup>83</sup> ». En somme, le regard comparatiste du missionnaire le conduit à remettre en question les croyances médicales de sa propre société concernant l'eau.

La peur de boire de l'eau s'est transposée en Amérique. En 1685, monseigneur de Laval, craignant d'être contraint de réduire les employés du séminaire de Québec à ne boire que de l'eau de la rivière, projetait de faire les frais de la construction d'une brasserie. Cela impliquait la culture du houblon, déjà entreprise par les jésuites. Tout en prévoyant ces mesures pour boire moins d'eau, il soulignait le privilège d'habiter un pays froid puisqu'on n'y serait pas obligé de s'astreindre à boire autant d'eau que dans les pays chauds<sup>84</sup>. Cependant, pour les colons, y compris pour l'élite, l'eau a graduellement cessé d'être associée à la misère et à la maladie. Tous les observateurs ont été frappés par la pureté de l'eau, décrite partout comme étant claire comme le cristal<sup>85</sup>. À l'époque, au Canada, l'eau est la boisson presque exclusive « des gens du

---

82. DIÈREVILLE, *Voyage à l'Acadie 1699-1700*, Melvin GALLANTÉ [éd.], Société historique acadienne, *Cahiers*, vol. 16, n° 3-4, septembre-décembre, 1985, p. 137.

83. Joseph François LAFITAU, *op. cit.*, vol. 2, p. 122.

84. Mgr François de LAVAL, Monseigneur de Laval aux Messieurs du séminaire, mai 1685, Archives de l'Archevêché de Québec, copies de lettres, vol. 1, p. 267.

85. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 69, p. 154-156 ; Pierre-Esprit RADISSON, *Voyages*, Gideon D. SCULL [éd.], New York, Burt Franklin, 1967, p. 113, 117, 144.



commun<sup>86</sup> ». Les « personnes de qualité » boivent du vin, qu'elles rafraîchissent l'été de morceaux de glace tirés des celliers<sup>87</sup>. Si le vin, parce qu'il est rare dans la colonie, y devient une marque plus éloquente du statut social, boire de l'eau y est moins stigmatisé qu'en Europe. Peut-être, également, que sont apparus plus évidents les dangers du vin et, plus généralement, de l'eau de vie, que l'on croit – à tort – responsables du « dépeuplement » du pays, c'est-à-dire de l'effondrement des populations autochtones<sup>88</sup>. Toutefois, la diminution de la peur de l'eau n'a évidemment pas eu pour effet de protéger la ressource. Débarqués en Amérique, les colons ont repris leurs habitudes de contamination, et les autorités politiques ont dû sévir devant les latrines et dépotoirs dans les rues, et les berges puantes du port de Québec, couvertes d'immondices et de résidus de boucherie<sup>89</sup>.

Les observateurs ont également été frappés par les ressources de l'eau. On écrit que le poisson est ici en son empire, que le vol des oiseaux migrateurs obscurcit la lumière du soleil<sup>90</sup>. Même la glace et la neige n'apparaissent plus exclusivement comme porteuses de misère et de famine. Ne coupe-t-on pas la glace sur le fleuve pour conserver les aliments jusqu'en été<sup>91</sup>? Ne voyage-t-on pas d'une rive à l'autre, sur des ponts de glace, pour se voisiner, et souvent, pour se marier? Raquettes et toboggans n'entraînent-ils pas les colons dans de longs voyages sur les neiges? L'adaptation à l'hiver est une adaptation à l'eau, cela va de

---

86. Pehr KALM, *op. cit.*, p. 283, 300, 480, 566-567; Bernard AUDET, « Le menu de l'habitant de l'île d'Orléans au XVII<sup>e</sup> siècle vu à travers les inventaires de l'après-décès », *Ethnologie*, vol. 12, n<sup>o</sup> 3, 1990, p. 47-51.

87. Pehr KALM, *op. cit.*, p. 404, 480, 566-567; Joseph Noël FAUTEUX, *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, Québec, Ls.-A. Proulx, 1927, p. 394.

88. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 6, 1634, p. 250.

89. Henri BRUN, *Histoire du droit québécois de l'eau 1663-1969*, Commission d'étude des problèmes juridiques de l'eau, Québec, Gouvernement du Québec, 1969, p. 9-13; *Ordonnances des Intendants et Arrêts Portant Règlement du Conseil Supérieur de Québec*, Québec, Imprimerie du Roi, 1806, p. 150, 152, 168.

90. Reuben G. THWAITES, *op. cit.*, vol. 9, p. 166; René DE BRÉHANT DE DOLLIER DE CASSON et GALINÉE, *Voyages de Messieurs Dollier et Galinée*, mémoires de la Société historique de Montréal, n<sup>o</sup> 6, 1875, p. 45; Pierre BOUCHER, *Histoire véritable et naturelle*, Boucherville, Société historique de Boucherville, 1964, p. 69-72.

91. Pehr KALM, *op. cit.*, p. 404.

soi. Et puis, ces voyageurs et ces coureurs des bois qui parcourent le pays en canot, souvent immergés dans les eaux vives pour hâler leur embarcation, ne se rendent-ils pas à destination ? Ils n'en meurent donc pas<sup>92</sup> !

Le mode d'appropriation du territoire caractéristique de la colonisation des rives du Saint-Laurent a permis un accès généralisé à l'eau. Les autorités coloniales ont cherché à regrouper les colons autour d'une église et d'un trait carré, les terres étant ensuite disposées en rayons autour d'un centre. Charlesbourg en constitue, on le sait, la principale illustration. Les habitants ont opposé une résistance passive à ce modèle, y percevant avec justesse une volonté de contrôle de l'État. Plus encore, ils y voyaient une tentative de les couper des grandes ressources associées à l'accès aux berges du fleuve. Le découpage du territoire en terres étroites et profondes, représentatif de la colonisation française sur le Saint-Laurent, dans les Grands Lacs et dans le haut Mississipi, a créé le rang. Le rang était porteur d'égalitarisme à différents égards. Il favorisait les relations de voisinage et l'acquisition de terres aux valeurs comparables le long des berges. L'accès à l'eau comportait le droit de pêche et de chasse aux oiseaux migrateurs, auquel s'ajoutait encore, pour les censitaires, celui de posséder une arme à feu. Ces droits et ces pratiques étaient, en France, le privilège des nobles. En effet, les censitaires d'Europe étaient considérés comme des braconniers lorsqu'ils chassaient ou pêchaient en eau douce, et certains d'entre eux furent déportés au Canada pour ce motif. Récompense plutôt que punition puisqu'ils y devenaient de véritables Adam au paradis de la faune<sup>93</sup> ! L'accès au fleuve permettait enfin la communication sur le « chemin qui marche », sur de courtes distances comme sur de très grandes. Le père Lafitau a écrit que les fleuves d'Europe ne seraient que des ruisseaux en Amérique. Le fleuve donnait aussi accès à tous les Pays d'En-Haut<sup>94</sup>.

92. Pierre-Esprit RADISSON, *op. cit.*, p. 131-136.

93. Paul-Louis MARTIN, *Histoire de la chasse au Québec*, Montréal, Boréal, 1980, p. 21, 31-32, 36.

94. Jacques MATHIEU, *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 57 ; Joseph François LAFITAU, *op. cit.*, vol. 2, p. 33 ; Peter GOSSAGE, *Water in Canadian History. An Overview*, Inquiry on Federal Water Policy, Research Paper #11, Département

Nous pourrions résumer les transformations du rapport à l'eau de la manière suivante. Contrairement aux usages européens, l'eau pouvait entrer, en Amérique, dans le corps des riches. En outre, les pauvres pouvaient se mouvoir sur l'eau douce pour y pêcher à volonté. De source de danger en France parce que polluée et malsaine, l'eau est graduellement apparue comme une source de bien-être en Nouvelle-France. Dans une perspective d'histoire environnementale, cette découverte de l'eau dans sa pureté et son abondance serait-elle à l'origine de notre conception de la ressource comme étant inépuisable et incorruptible ?

## Des pistes d'enquête

Cet article ne visait qu'à contribuer à ouvrir des pistes d'enquête concernant l'histoire de l'environnement. Il fallait insister sur les effets terribles en Amérique de l'unification microbienne du monde, parce qu'il s'agit de la plus grande tragédie de notre histoire – tragédie trop longtemps occultée ou sous-estimée dans notre historiographie, encore engluée dans l'héritage colonial consistant à ne faire que l'histoire des Blancs et de leur arrivée en Amérique. Il reste cependant beaucoup à faire pour comprendre les épidémies : tout d'abord, l'évaluation de la taille des populations autochtones au moment du contact demeure très incertaine ; nous arrivons mal à identifier les maladies, à comprendre leurs cycles de même que leurs mécanismes de transmission<sup>95</sup>. Nous avons souligné l'importance et l'urgence de faire l'histoire des animaux, en nous limitant ici à celle du chien. Cette histoire pose le problème de la disparition de la plupart des races canines amérindiennes, mais elle illustre aussi le rapport différent des Européens et des Amérindiens à leurs chiens, rapport qui pourrait certainement s'appliquer à tous les animaux : les premiers, chrétiens, concevaient une différence ontologique fondamentale entre humains et animaux, tandis que les Amérindiens, animistes, croyaient partager avec eux une même essence spiri-

---

d'histoire, Université de Montréal, 1985, p. 46 ; Gilles PROULX, *op. cit.*, p. 107 ; Pierre-Esprit RADISSON, *op. cit.*, p. 145 ; René DE BRÉHANT DE DOLLIER DE CASSON et GALINÉE, *op. cit.*, p. 45-46.

95. À cet égard, les travaux en cours de Gisèle Levasseur, de l'Université Laval, nous apprendront certainement beaucoup.

tuelle et ne s'en seraient distingués que par la forme<sup>96</sup>. Nous avons ensuite remarqué le rôle de vidangeurs coprophages des chiens, ce qui nous fournit une information précieuse sur l'hygiène dans les villages amérindiens. D'autre part, la pertinence, pour l'étude de la traite des fourrures, du paradigme de la rencontre/confrontation entre le rapport spirituel des Amérindiens aux animaux et le rapport économique des Européens aux animaux vaut la peine d'être soulignée. Et finalement, pourquoi ne semble-t-il pas y avoir eu de panzooties en Amérique à la suite du contact ?

La rencontre entre les Amérindiens et les Européens nous apprend également beaucoup sur l'eau, parce qu'ici encore pratiques et perceptions s'opposaient. L'intérêt pour l'eau nous conduit à voir son omniprésence, sa pureté de même que son rôle dans la vie animale, qu'elle favorisait : le poisson n'était-il pas en son empire, et le vol des oiseaux migrateurs n'obscurcissait-il pas la lumière du soleil ? Les siècles qui suivent, nous le savons, vont tous dans le sens du déclin de la ressource, en vitesse toujours accélérée. À ce titre, le piégeage du castor pour la traite des fourrures, jusqu'à sa quasi-extinction en Amérique du Nord, a eu pour effet la disparition de ses barrages et de tous ses étangs, ce qui n'a pu qu'affecter la vie animale sur les berges et à proximité. Enfin, nous voyons apparaître dès les débuts de l'époque coloniale des pratiques de pollution de l'eau. Cette histoire reste aussi à écrire.

---

96. Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 183-202.